



LE TOURISTE.

Diné le 20 à Elbeuf... Toutes les femmes de cette ville sont rousses.
UN TOURISTE ANGLAIS.



E

x dépit du voyage à jamais mémorable de Gulliver chez le peuple intéressant de Lilliput, et des relations plus ou moins véridiques écrites depuis le capitaine Cook jusqu'au capitaine Marryat, l'imagination timide des géographes ne rêve plus les lointaines découvertes. Ils se sont contentés de tracer le cercle figuratif de l'univers, et contemplant le globe de la hauteur de leur compas, ils ne cherchent plus à en reculer les limites. A dater de Christophe Colomb, les amiraux de tout pavillon se sont dégoûtés de la

gloire; depuis M. de Blossville, les marins se tiennent coi.

Il résulte de ceci qu'à défaut d'îles vierges et de baies inconnues à explorer, nous visitons les contrées dont la topographie exacte se trouve consignée dans tous les itinéraires: ce parti est le plus commode et le plus sage. Notre siècle n'invente plus, il s'abstient de nous montrer de nouveaux mondes et de nouvelles mers; mais, il faut le dire à sa louange, c'est un siècle emporté sur la roue de la vapeur, un siècle alerte et curieux de déplacement au dernier point. Il constate au lieu de découvrir, il visite chaque recoin du monde comme un agent de police visite un tiroir. S'il n'est pas encore prouvé que la littérature contemporaine et le théâtre d'aujourd'hui demeurent comme monument; personne au moins ne pourra nier que la migration ne soit en progrès. On voyage, ou plutôt on arrive au fond de la Suède en vingt jours, un capitaliste ruiné s'occupe en ce moment-ci d'élever des télégraphes



dans le Désert. On ne parle encore que des télégraphes, mais un mois après le Désert voudra le gaz.

Cette fièvre des voyages n'agite pas encore heureusement à la fois tous les individus d'une même nation : en regard de ces touristes effrénés il y a des gens qui ne bougent pas plus de leur fauteuil que les sénateurs qui se laisserent égorger dans leur chaise d'ivoire.

Les touristes (on peut l'avancer) composent véritablement une classe distincte, une famille à part au sein de la grande famille.

Cette race forme surtout en France l'une des surfaces les plus divertissantes de la société française.

Le touriste, c'est le mouvement perpétuel si longtemps rêvé par les poursuivants d'énigmes, c'est le juif errant avec un habit convenable et ses 5 sous multipliés.

On naît voyageur, on devient touriste. Mille incidents divers vous poussent loin de la patrie : souvent d'abord c'est la patrie elle-même, lorsque son horizon se rembrunit, et que l'émeute y souffle violemment les révolutions ; il ne manque pas alors de philosophes qui deviennent touristes.

D'autres se font touristes par satiété, par ennui. L'éternel programme de la vie parisienne les décide à chercher d'autres climats et d'autres cieux, comme disent les opéras-comiques. Ils étaient la veille en bas de soie à un bal de l'ambassade d'Angleterre, le lendemain ils font leurs malles pour la Perse.

Les subdivisions du terme général touriste (*tourist*) varient dans notre France à l'infini. Nous mentionnerons ici le touriste riche, le touriste pauvre, le touriste ruiné, le touriste politique, le touriste joueur, et le touriste littéraire.

Ce jeune homme, en gants jaunes, ajustant sa lorgnette d'écaïlle noire au balcon de l'Opéra et se penchant à mi-corps vers le parterre comme pour y découvrir un être des pays lointains, c'est un touriste.

Il y a deux mois, il applaudissait à Saint-Pétersbourg mademoiselle Taglioni ; voyez-le maintenant frapper de sa canne avec frénésie à chaque bond gracieux de mademoiselle Essler. Comment ignorez-vous que l'année précédente il a quitté un soir les Variétés pour s'en aller voir danser les Odalisques dans leur patrie véritable ? Il est monté quatre fois dans la nacelle aérienne de M. Green. Il n'a pas trente ans, et déjà il connaît sept à huit pays divers : l'Italie, l'Espagne, l'Afrique, la Chine et l'Asie. Il retourne sous peu de jours à l'ouest des États-Unis ; il va vous parler de la cabane du Blanc et du wigwam de l'Indien, des plaines verdoyantes arrosées par l'Arkansas ou la Rivière Rouge. Vous pourrez dans l'entr'acte causer avec lui, Osages, Cricks, Delawares, Pawnies, Comanches et autres tribus. Ne vous avisez pas de le contrarier au sujet des Maures, des Braknos, des Nalous, des Landanas, des Bagos : ce sont là ses castes de prédilection, il a fait route avec elles, il a fumé dans leurs pipes. Il sait ses prairies de l'ouest tout aussi bien que Cooper le romancier. Voulez-vous aller à Temboctou, et de là à la Mecque, où vous ferez un pèlerinage ?... Mais on lève la toile, et mademoiselle Essler va danser la *Tarentule*... Vous reprendrez la conversation dans l'autre entr'acte.

« Aimez-vous la Grèce ? s'écrie de nouveau le touriste, le bazar d'Athènes m'a

préoccupé comme savant. Vous ne connaissez point le consul d'Athènes? c'est un homme parfait et qui vous ira. Il m'a fait observer que les tableaux de Polignote décoraient le portique des Stoïciens; à cette heure, et par une singulière vicissitude du sort, les capucins sont devenus habitants de la Lanterne de Démosthène, édifice antique que ne rappelle en rien la lanterne de Saint-Cloud. J'ai beaucoup lu, beaucoup étudié en Grèce. Le Parthénon vu du côté des Propylées est joli. Je ne vous dis rien de la fontaine Castalie à Delphes. Les Grecs sont voleurs généralement, mais il y a des dames grecques admirables!»

Il reprend bientôt :

« Je le vois, les antiquités vous flattent peu. Préférez-vous la Chine? je l'ai habitée un an : c'est un pays sur lequel les livres et les imprimés ont menti. Il est faux que l'on y mange perpétuellement le riz avec des bâtonnets pour cuillers; j'en ai trouvé une dans la ville de Canton. J'ai logé deux mois à Péking, je sais l'enceinte de la ville impériale, j'en ai fait le calcul à deux toises près. Formose, les marchands hong, les îles Lieou, Kieou, le fleuve Jaune, la grande Muraille, les marchands d'éventails et ceux de thé, j'ai tout vu. J'ai un exemplaire sur soie du testament de Kia-King, j'ai mangé de la soupe aux nids d'oiseaux chez le mandarin O-mi, mandarin à bouton d'argent, qui fait de très-jolis vers. On n'a jamais oui parler en Chine de M. Abel de Rémusat votre Chinois, pas plus que de M. Flourens notre nouvel académicien!

Le touriste continuera de la sorte dès le premier instant où il lui sera permis de recommencer. Il vous entrainera à sa suite et sans fatigue à travers l'Italie et la Norvège, la Suisse et la Tartarie, la Hollande et la Sicile; les contrées les plus diverses et les plus opposées, il les fera défiler sous vos yeux à la baguette. Cet homme ressemble à un marchand qui développe devant vous les échantillons de l'univers : choisissez.

Le touriste riche possède ordinairement de 200 à 250,000 livres de rentes. Il fait partie de la classe des touristes *nababs* qui parcourent l'orient avec une caravane de chameaux et de domestiques. Il voyage en berline, descend au meilleur hôtel, et retient cinq lits pour le moins qui sont dévolus à sa livrée. Il voyage sans *lionne*, ni dame de ses pensées : c'est un célibataire ennuyé qui craint la goutte. Il a le teint pâle, il aime la musique et recherche la société dans chaque ville; son valet de chambre le rase, le coiffe et l'habille; quand il quitte Paris, il emporte avec lui une partie de son mobilier, ses nécessaires de toilette, ses portraits de femmes, ses diamants; et n'était, en vérité, la tenture de son appartement à son hôtel, il retrouverait sa chambre de la place Vendôme partout. Le touriste riche n'emploie jamais les garçons d'une auberge italienne ou française, il n'use que des siens, qui forment une sorte de milice à part, et deviennent redoutables aux maîtres d'hôtel dans tous les lieux où ils passent. Comme il est banquier la plupart du temps, et qu'il possède un clos de vin renommé, sa cave le suit, et il a le plaisir de lire le nom de son crû sur ses bouteilles. Quelquefois il se trouve accaparé dès le premier jour par messieurs du conseil municipal, qui lui demandent comme une grâce de vouloir bien donner son nom à une rue de leur endroit, faveur que le touriste n'accorde qu'après un petit débat de modestie. Les Anglais le fuient comme la peste, parce qu'il est plus riche qu'eux, dont la médiocrité se replie et s'abrite en

France. Le journal du pays annonce sa venue avec des fanfares de phrases; mais il repart en poste quand on s'y attendait le moins, il veut voir à Rome le pape et la semaine sainte.

Le touriste riche a quitté pour voyager son château de France, la Bourse et le théâtre Italien. A Londres, à Rome, à Saint-Pétersbourg, vous le retrouvez amoureux de quelque prima-donna qui regarde la loge d'avant-scène, et à laquelle son chasseur apporte un bouquet matin et soir. Ce chasseur est un fort bel homme qui fait le conquérant auprès des femmes de chambre, paie seul les postillons, et met les aubergistes au pas. Il exerce sur le valet de chambre une surintendance cruelle pour celui-ci, mais aussi il répond des roues cassées et du versement en voyage. Il sait par cœur tous les paris de son maître, et ne monte jamais sur un *steamer* sans aller causer quelques minutes avec le nègre qui surveille la vapeur.

Le touriste riche sent le portugal et le cuir de Russie; il fume des cigares La-fleur, — et c'est pour l'ordinaire sur un album à fermoirs dorés qu'il inscrit pour la postérité la plus reculée des fastes comme ceux-ci :

« 16 avril, beau temps; baigné à neuf heures; à dix, déjeuner, à deux heures, je tirerai le pistolet. »

Ou bien :

« Miss L... est adorable; l'applaudir ce soir quand elle chantera; demander l'adresse d'un dentiste, etc., etc. »

Le touriste riche affectionne surtout les eaux de Baden-Baden. Il y tient tour à tour le râteau ou la cravache, il achète toutes les vues de ce délicieux pays, et parle de la *Favorite* à son retour comme d'un palais magique. Il a soixante gilets, autant de bagues, un peu moins d'épingles, et une chaîne d'or sur son gilet de velours nacarat. Au premier coup d'archet que nous vaut à Paris le retour des Bouffes, vous le retrouvez fort exactement assis dans sa loge ou dans sa stalle, envoyant à la Grisi un flot de *bravi* et de *brava*.

Il est cependant certains désagréments curieux que le touriste riche éprouve en voyage et auxquels nous devons consacrer ici quelques lignes.

Nous mentionnerons en premier lieu le *nécessaire*.

Ce nécessaire, acheté le plus souvent chez Aucoc, se compose de tous les outils imaginables pour une toilette recherchée; il pèse vingt-cinq livres, il est garni d'or, d'argent, d'émaux incrustés, de velours. Rien de plus superflu que ce nécessaire, vous le savez. C'est une lourde machine qui est loin de valoir, pour l'utilité, les quatre à cinq menus objets de toilette renfermés dans l'unique étui qu'un Anglais met dans sa poche pour le voyage¹. Ce nécessaire de l'homme riche une fois étalé sur les serviettes blanches de son hôtel, jugez des commérages du maître, de la servante et des valets de l'endroit! Le seul examen de ces pièces fait monter la carte du touriste riche à un taux exagéré. Ajoutez à cela les trames perpétuelles qui l'agitent au sujet de cette vaisselle portative, s'il passe par les détours périlleux de la Sicile ou de la Calabre!

¹ La supériorité du touriste d'Angleterre sur le touriste de France est une chose qui ne fait pas même conteste; mais nous ne devons nous occuper ici que du touriste français.

Le second désagrément que nous devons mentionner consiste dans la *botte vernie*.

Un touriste à la mode prit terre, un soir, dans le petit port de Trouville. Entre autres magnificences qu'il voiturait avec lui il avait dans sa malle trois paires de bottes. Comme il y avait bal dans l'endroit, il se contenta de dire, en se couchant, au valet d'auberge, qu'il voulait pour le lendemain des bottes vernies. Sur l'affirmative du garçon, notre touriste s'endormit ; il fut réveillé dès l'aube par les lames tranchantes d'un beau soleil, qui pénétraient à travers les volets dans l'appartement. L'air était divin, la mer chantait, le touriste se leva. Après s'être promené longtemps, il lui vint envie d'aller déjeuner à deux lieues de là ; il se résolut à prendre une voiture. On lui enseigna le seul carrossier du pays, il s'achemine vers son atelier, mais, ô stupéur ! que voit-il en arrivant ? quatre paires de bottes miraculeusement vernies sur une fenêtre, le garçon carrossier en était à la cinquième. Les bottes du touriste passaient par le vernis du charron !

Venons maintenant au touriste pauvre. Celui-là calcule et passe son temps à faire son budget dans chaque étape. C'est un petit homme sec comme de l'amadou, brossé, rangé, épinglé, mais d'une propreté si triste qu'on est tenté mille fois de lui demander : « Mon ami, pourquoi voyagez-vous ? » Il n'a qu'un sac de nuit, une valise de cuir anglais, une montre et un parapluie. N'espérez pas le tromper, il connaît la liste des hôtels ou des garnis avec leur tarif, il est à l'eau par régime, porte un chapeau gris orné d'un crêpe afin de légitimer un habit noir, et tient assidûment une paire de gants roulés, également noirs, dans sa main droite. Cependant, il n'en arpente pas moins les vallées de la Suisse, et les musées d'Italie ; il va son petit bonhomme de chemin, et ne s'accorde le café ou la glace qu'aux grandes occasions. Il ne demande jamais si la voiture va vite, mais combien on paie ; les suisses et les gardiens de monuments l'ont en horreur ; il fait un train du diable pour payer la note de son hôtel, cette note qui ne monte souvent qu'à 100 francs pour quinze jours ! Le touriste pauvre se couche sans bougie ; il achète à peine des allumettes phosphoriques.

Le touriste ruiné a pris pour thème perpétuel de vous entretenir de son luxe et de ses chevaux ; il dit : *ma terre de... que j'ai vendue, mon cheval que j'ai donné, mon chasseur que j'ai mis hors de chez moi*. Il écume au nom de quelque grand industriel en journaux ou en asphaltes qui l'a ruiné ; si ce Robert Macaire avait l'audace de se présenter dans le lieu où il passe sa saison d'été, il l'en ferait sortir et reprendre la poste incontinent ! Le touriste ruiné affecte de mépriser les équipages à la mode, les femmes et les lions qu'il rencontre : « La coupe de leur voiture est pitoyable, ils sont mis à faire soulever le cœur, ce lion ressemble à un bottier. » A ceux qui le connaissent moins, le touriste ruiné aime à persuader qu'il fait des économies, ou bien qu'il voyage par ordre de Marjolin. Les débris de son ancien luxe l'ont suivi ; il conserve des épingles, des bagues et des chaînes qui, sans être de mode, ont du moins de la valeur. La misanthropie qui le ronge lui fait demander des nouvelles de ses amis de Paris qui *brangent dans le manche*, avec un empressement que rien n'égale ; l'annonce d'une faillite ou d'un revers l'épanouit. Il porte des éperons, mais il n'a plus de cheval ; sa robe de chambre, dans laquelle il se drape comme un Romain pour prendre le thé, conserve un parfum de grandeur et de fortune. C'est dans cette tunique flottante qu'il

rève le matin aux moyens de se refaire ; il n'y a qu'un mariage qui puisse vraiment le sauver !

La mystérieuse allure du touriste politique s'accroît pour l'ordinaire de tous les brouillards du télégraphe et de la diplomatie. Le touriste politique choisit le plus souvent le moment d'une question difficile pour tâter le pouls à l'esprit public dans un pays ; il est mince et ficelé comme une dépêche, rogue comme un protocole, d'autres fois soumis et insinuant comme un placet. Ne l'interrogez pas, il ne sait rien, il ne vient ici que pour promener sa femme ou délasser son ennui de célibataire ; la nature a tant de charmes pour un homme de cabinet ! Depuis le congrès de Tœplitz, où le plus infâme des pamphlets a osé travestir sa mission, il a renoncé au monde ; si le mois dernier il était à Bade, c'est que Meyerbeer s'y promenait, et qu'il est l'ami de Meyerbeer. Toutefois, et en dépit des négations multipliées du touriste politique, vous ne tardez pas à le voir aller chez tous les Russes sérieux qui tiennent leurs assises politiques dans le pays. Le matin, il vous a parlé, au salon de conversation, avec une veste de chasse et une badine ; le soir, vous le retrouvez avec un habit bleu barbeau et une mercerie de décorations à la boutonnière. En public, il affecte de ne lire aucun journal ; chez lui, c'est un cabinet de lecture, et il correspond chaque soir régulièrement avec la Gazette d'Ausbourg. La rue des Capucines reçoit de lui des lettres qui peuvent s'appeler véritablement une chronique ; il parle toutes les langues, et use des gants jaunes à faire frémir. Il voyage en grand ou en petit, suivant le thermomètre des fonds secrets ; il vous dit toujours : « Que se passe-t-il ? » ou encore : « Je ne sais rien. » Si l'on parle à table du vin de Johannisberg, le vin du premier diplomate du monde, il feindra la distraction, car il évite jusqu'aux moindres confidences.

C'est un de nos secrétaires,
Qui cousus de petits mystères
Ne vous parlent qu'incognito.

Ces vers de Gresset dépeignent assez bien le touriste politique. Il arrive cependant qu'il est quelquefois un ministre disgracié, un héros sans portefeuille. Mais alors le triste voyage, si par malheur il n'est pas né philosophe ! Le voyez-vous ouvrir avec effroi chaque feuille qui vient de France, interroger chaque visage de nouveau venu ! Il demande son rappel aux arbres, aux clochers, aux vagues, il parcourt sans les voir et sans en jouir vingt pays qui n'ont d'autre charme pour lui que celui de varier à ses yeux le panorama du monde et l'arracher à ses afflictions ministérielles. Le touriste politique emporte d'habitude avec lui plusieurs brochures et un arsenal de cannes à pommes d'or ou de pipes avec lesquelles il se fait aux eaux de bons amis, des êtres dévoués à sa personne et à sa cause. Il affecte de n'aimer que le bordeaux ou le thé russe. S'il commet l'énorme imprudence d'emmener sa femme avec lui, il ne pourra guère éviter les tracasseries conjugales, mais cette femme aide à sa fortune merveilleusement ; c'est par elle qu'il apprend mille secrets, elle fait pour lui la police de son boudoir. La femme du touriste politique est pour l'ordinaire assez belle, c'est une glu perfide tendue par lui aux diplomates et

aux hommes d'affaires de toutes les puissances. Le touriste politique est nécessairement un homme sérieux. Il juge constamment moins par analogie que par contraste ; il vous dit : *En Angleterre, c'est bien autrement ; en Russie, cela n'a pas lieu, etc., etc.* Sa devise favorite est le *nil admirari*. Qu'est-ce qui pourrait en effet étonner un homme qui a vu les têtes les mieux organisées de l'Europe ?

Place ! place ! voici le touriste *joueur* ! celui-là, pour se faire voir, met le corps à travers la chaise de poste qui le reconduit de Bade à Paris ; cette chaise il l'a gagnée au trente et quarante. C'est un homme d'un âge mûr, le plus souvent aussi sec qu'un parchemin, et maigre comme le râteau du croupier. Il s'inquiète peu, je vous jure, du fameux chapitre de l'Authentique : *de Alearum usu* ; de celui du code : *de Religiosis et sumptibus*, du Digeste au titre : *Interdicimus*, et de toutes les belles choses de saint Cyrille sur les joueurs. Il prise également peu la verdure, les cascades et les vapeurs enchantées du paysage. Ancien habitué de Frascati, il a assisté, à Paris, au dernier jour des jeux et de M. Benazet, il a vu le dernier quart d'heure de probité des employés, il a reçu le dernier soupir du creps et de la roulette. Aussi recherché qu'un dandy, ou aussi crotté qu'un watchman, il parcourt depuis ce temps les quatre parties du monde, demandant à chaque pays de faire de lui un Crésus. Ce n'est guère qu'à trois heures de l'après-midi que le touriste joueur ouvre la paupière, il se réveille en s'écriant : *Rouge gagne !* J'en ai vu un qui passait sa vie à étendre un petit tapis vert sur son lit, il battait les cartes et faisait le jeu à qui entrait. Il arrive souvent que le touriste joue en chemin la calèche qui l'amène aux eaux, d'autres fois il joue jusqu'à sa montre et sa malle. Il joue en voiture, il joue à pied, il joue à cheval, mais c'est surtout à Bade ou à Vienne qu'il aime à jouer. Il trouve en ces lieux bon nombre d'étrangers, il s'informe d'eux au débotté et les cote sur son carnet de joueur. Comme il est assez rare que le touriste joueur n'ait pas subi quelque désagrément dans son pays ; il respire à l'aise loin de ses pénates, et poursuit le cours de ses études aléatoires avec plus d'assurance en songeant au privilège de l'incognito. Pour mieux se déguiser, ce touriste-là, qu'on devrait nommer le touriste *floueur*, se fait appeler le comte de Spa aux eaux de Bagnères, et réciproquement le comte de Bagnères aux eaux de Spa. Il se campe dans le meilleur hôtel, court au jeu, ne s'amuse pas à piquer la carte, et jette un billet de 4000 francs sur le tapis à son arrivée dans la maison de conversation. Deux jours se sont à peine écoulés, qu'il sait le nom des Russes, des Anglais, des aventuriers de tous pays qui s'abattent aux eaux comme une nuée de sauterelles. Le touriste joueur ne manque jamais le dîner de table d'hôte, c'est là qu'il ébauche des liaisons pour les jours de malheur, car si la chance venait à tourner trop désagréablement pour lui, songez un peu à ce qu'il deviendrait dans une ville où les perdants ont toujours tort ! En homme prudent, il s'attache donc à faire des dupes, c'est au dessert surtout que sa faconde éblouit. Il a fait des calculs approfondis sur la banque, il prédit la martingale, et dégotera la ferme à volonté. En arrivant au salon, il s'assied nonchalamment devant le tapis, puisant et repuisant dans sa tabatière à portrait, qu'il dit tenir d'un prince régnant de la maison d'Allemagne. Le garçon de l'hôtel le maudit cordialement parce qu'il rentre toujours le dernier et souvent avec des airs de Beverley, qui lui figent le sang au

cœur. Avare ou prodigue selon la chance, il se refuse le nécessaire ou se complait dans des félicités de vingt minutes, la carte de son dîner montera aujourd'hui à 4 francs, demain à un double louis.

Le touriste *littéraire* ne date pas d'aujourd'hui. Pour ne parler que de deux écrivains : de le Pays, sous Louis XIV, et du chevalier de Boufflers, sous Louis XV, ils furent de charmants touristes. Le premier a rédigé un voyage en Angleterre, en Hollande et en Belgique, voyage qui est bien l'un des plus ingénieux et les plus gais qui se puissent lire ; le second a crevé un bon nombre de chevaux à courir, avec sa boîte à pastel et son fouet, après des marquises aussi agréables qu'Aline. Le dix-huitième siècle, plus que tous les autres, mit en circulation le touriste littéraire : le premier fut, sans contredit, le prince de Ligne. Mais en ce beau temps d'esprit et de manchettes, il faut observer que l'on faisait meilleur marché de son génie qu'à présent ; un livre de voyages était un recueil de lettres adressées à ses amis. A cette heure, le tourisme littéraire est autre chose ; un touriste, quand il découvre un pays, songe tout d'abord à se faire payer sa découverte par son libraire : tant pour l'Italie, tant pour l'Afrique, tant pour l'Espagne ou pour la Perse : tous les pays pour lui sont devenus matière à impôt ! Armé d'une écritoire à ressort, il écrit sur le Mont-Cenis ou le Saint-Gothard, deux in-octavo d'impressions. Il part escorté d'un seul domestique, comme lord Byron ; ce *fidus Acaïthes* le suit partout avec des chaussons, dans les musées ou les bibliothèques, pour ne pas salir les parquets ; avec des souliers ferrés sur le Mont-Blanc. Le touriste littéraire se fait un point d'être mal mis, il a toujours l'air d'avoir versé la veille dans un précipice. Il emporte avec lui une masse d'albums et de souvenirs, des autographes d'écrivains en vogue, du tabac turc et une merveilleuse quantité de cigares. Il écrit son nom sur tous les registres, et se fait annoncer dans le journal du département. Afin de mentir avec une sorte de vraisemblance, il se montre aux savants du pays (lorsque le pays possède des savants) ; il fait sonner très-haut le ministère de l'intérieur, et parle des missions littéraires avec un enthousiasme d'initié. Comme on lui montre ordinairement les manuscrits et les cathédrales, il en a bien vite une indigestion ; il lui faut des rencontres plus imprévues, le voilà à la recherche des voleurs. Par pitié ! un voleur, un simple voleur, pour que je l'incruste dans mes mémoires ! On l'adresse en Italie ; mais par malheur il n'existe plus de brigands dans cette contrée, à moins que ce ne soit les ciceroni et les aubergistes. Le touriste littéraire n'en écrit pas moins sur son album :

« A la hauteur de... et comme le jour tombait, six contadini de mauvaise mine, vinrent me demander la bourse ou la vie. Je les reconnus fort bien, car ils portaient tous le costume du second voleur, l'ami du chef, dans *Zampa*. »

Le moment d'une éruption au Vésuve (et il y en a perpétuellement comme on sait) est le plus beau moment de la vie du touriste littéraire.

« Il était minuit, Naples entière sommeillait. J'ai vu la flamme de si près, que ma moustache droite a été brûlée. Je redescends du Vésuve rempli de ses brûlantes émotions. »

Le touriste littéraire est en correspondance avec les premiers journaux de Londres et de Paris. Il ne manque jamais de dédier un livre à sa majesté l'empereur de toutes

les Russies, qui en retour lui envoie de fort beaux boutons en turquoise, si ce n'est en diamants ; il est comme tous les chanceliers du monde, il parle vingt idiomes et on le bourre de thé dans les soirées. Quand il lit, à la cheminée d'un salon, une page de ses excursions nouvelles, c'est à qui se récriera : jamais il ne lit trop ! Eût-on même voyagé avec cet homme, on parcourt un pays neuf en l'écoutant. C'est que le touriste littéraire donne son vernis à chaque endroit, il le poétise, il en fait un nouvel être ! Vous pensiez jusqu'ici que Venise était une belle et noble étude, une ville intéressante ; erreur ! détrompez-vous, c'est *une coquille de noix sur la mer, un perpétuel bain de pieds*. Le même touriste a découvert que lord Byron a composé Don Juan à coups de verre de rhum, et que Goëthe n'a jamais porté de nankin. Il vous entretient gravement du bruit que fera son livre. Ya-t-il un recoin qu'il n'ait visité, une pierre qu'il n'ait point vue ?

●

— Et le Pyréc a part aussi
A l'honneur de votre présence ?
— Tous les jours, il est mon ami ;
C'est une vieille connaissance.

Le touriste littéraire se trompe, hélas ! quelquefois aussi cruellement que le magot de La Fontaine. Il lui arrive d'accoupler des noms et des choses impossibles ; il croit, par exemple, que « Stenio se promenait à cheval un matin sur la place de Saint-Marc, » quand il est avéré que les chevaux de bronze de Venise sont encore les seuls coursiers que Venise possède et puisse voir ; ceux de Byron habitaient, on le sait, la pointe du Lido. Grâce à l'importance que prend chaque jour l'ennui, le touriste littéraire est du reste admis comme contrepoids dans tous les cercles. Il fait des vers aux dames, et donne des pralines au chien ; on a peur de son livre futur, on le chioie, on le caresse. Les femmes de quarante ans principalement lui font mille agaceries, elles tremblent de se voir consignées par lui dans son chapitre des *Ruines*. Le touriste littéraire mange et boit au reste comme s'il n'était aucunement dieu ou demi-dieu, il est d'habitude flanqué d'un ami ou d'un séide qui s'amourache de sa gloire et lui déterre un chapitre piquant pour chaque jour.

Cet ami du touriste littéraire demande à être dépeint.

Jeune homme incompris dans sa petite ville, auteur d'un volume de vers inédits, et méprisant son pays natal, il est abhorré de tous les gens de son endroit. L'arrivée du touriste littéraire sera pour lui l'aurore d'une réhabilitation attendue, prévenue par un télégraphe ou une correspondance quelconque, il se tient pensif et les bras croisés devant l'hôtel où doit descendre le *grand homme*, c'est lui qui le premier l'étreint sous la porte cochère et le nomme *mon cher maître*. Il a grand soin d'avoir chez lui toutes ses éditions de Belgique rassemblées sur une tablette ; c'est là son trésor, son bagage consolateur, il cite au touriste littéraire le *nobiscum peregrinantur et rusticantur* de Cicéron. — Que venez-vous faire ici, bon Dieu ! reprend-il ensuite avec un air sérieux et mélancolique. Vous ignorez, *mon cher maître*, ce que c'est que ce pays, des embûches et des trahisons à chaque pas ! Que je remercie le ciel de n'être

point encore parti pour Paris, je vais donc pouvoir vous piloter, vous initier à ce qu'ils appellent des merveilles ! Pour moi je ne trouve que le café Anglais et l'Opéra de véritablement merveilleux après vous, notre merveille littéraire ! Je ne veux plus vous quitter, je veux être votre guide, nous dînerons ensemble tous les jours. Déliez-vous surtout de messieurs tels ou tels, ils sont ennemis nés de votre talent. Je vous donnerai des notes excellentes, je vous sacrifie tout ce que j'ai pu rassembler !

L'ami revient le lendemain muni d'une foule d'opuscules et de notices. Le touriste littéraire est enchanté de trouver ainsi sa besogne toute faite; il s'inquiète peu de la partialité ou de l'ignorance de ce Pylade improvisé. Le Pylade dîne aux frais de son *cher maître*; il demande pour lui les meilleurs vins, il le gratifie à table des noms les plus pompeux, des éloges les plus extravagants. Lorsque le touriste littéraire s'est couché, après avoir ceint son front de poète du pacifique bonnet de coton, il est tout à coup réveillé par une musique infernale qui ferait croire à une levée de chaudrons et de pincettes contre un nouveau député. C'est l'aubade obligée que lui impose son ami, il se voit dans la nécessité de paraître en casque à mèche à sa fenêtre, et de faire une allocution poétique à quelques imprimeurs enthousiastes ou payés.

De retour dans ses foyers, le touriste littéraire ne manque pas d'écrire au moins quatre pages dans son livre ou dans une revue, sur cette bizarre ovation. On a dételé sa voiture (notez que la scène se passait à la fenêtre de sa chambre à coucher), on l'a enivré de vin de Champagne et de flots d'harmonie (c'était une flûte et un cornet à piston du petit théâtre de...). *Sic itur ad astra!* Mais il faut bien que le libraire du grand homme croie du moins à sa gloire !

Il me reste à dire un mot du plus mirifique d'entre les touristes, le touriste *qui n'a pas vu*. Le docteur Rumphius prétend que dans l'extase, le rêve ou l'ivresse, certaines images se gravent si avant dans notre cerveau qu'elles finissent par y incruster à la longue un monde réel, une sorte d'atlas dont nous pouvons épeler les pages. Le touriste *qui n'a pas vu*, mais qui ne vous entretient pas moins avec assurance de monuments et de contrées qui existent, est la preuve vivante de ce curieux phénomène. Il devine un lac par intuition, une montagne par instinct. Laissez-le faire, et il vous développera le plan de Waterloo ou des Pyramides. *Cela doit être ainsi*, dit le touriste qui n'a pas vu, et il vous cite tel auteur, car si cet homme n'a pas vu, il a lu prodigieusement. Ce n'est pas qu'on ne l'ait cru bien souvent dans l'Inde ou l'Afrique, mais il était confiné à Passy ou aux Batignoles.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire que chaque touriste importe partout ses habitudes et sa tente; le mot de touriste implique l'égoïsme proprement dit. Pour un touriste aimable, vingt ennuyeux, c'est la règle. Mais dans cette lanterne magique qu'on nomme le monde, il existera par bonheur de si admirables vues, que les hommes représentés sur le devant avec le classique manteau de voyage, si laids et si grotesques que le pinceau du badigeonneur les ait faits, disparaissent devant le ravissant aspect des monts et la teinte harmonieuse du paysage.

ROGER DE BEAUVOIR.